

L'Hôtel des Bergues et le Tourisme à Genève vers 1820

Laurent Tissot, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Neuchâtel et président en exercice de la Société suisse d'histoire économique et sociale, nous définit l'hôtellerie de luxe à l'époque :

« L'hôtellerie de « luxe » résulte sur le plan international d'un long processus que l'on peut déceler dès la fin des guerres napoléoniennes. Elle se règle selon une dynamique complexe faisant intervenir de multiples acteurs qui aspirent aux mêmes objectifs en matière de sociabilité et d'environnement. En réunissant tous les attributs (matériels et symboliques) qui en garantissent la particularité et l'élection, elle fait aussi appel à des dénominateurs communs capables de se plier aux exigences de ses clientèles et à ses attentes, mais aussi capables de les conditionner. A cet égard, le luxe n'est pas qu'une valeur superflue, laissée aux caprices d'une population oisive, libérée de toutes contraintes existentielles. Il exprime un mode de comportement qui détermine une autorité politique, économique et sociale. Comme d'autres grandes villes européennes, Genève devient un centre important de l'hôtellerie de luxe. Elle en suit le ton, adhère totalement à ses principes, mais en influence en même temps les caractères. En ce sens, elle fait prendre conscience que ce type d'hôtellerie n'est pas un concept abstrait, mais il prend corps dans un contexte qui favorise sa naissance, assure son essor et consolide ses assises et ses formes. » (source : www.cairn.info)

Retour historique - Saint-Gervais et la rive droite : un faubourg

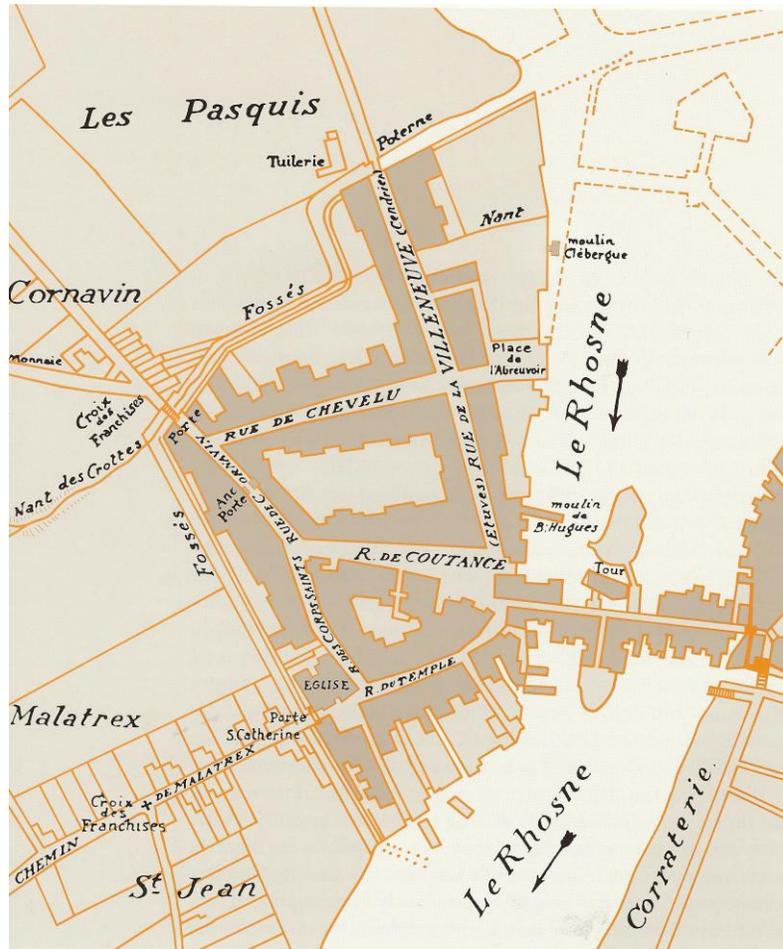
A l'occasion de son 150^e anniversaire, l'Hôtel des Bergues a édité un ouvrage intitulé *Histoire illustrée des Bergues 1834-1984*, dans lequel nous puisons ce qui suit :

« Genève est née d'un pont jeté sur le Rhône à l'endroit où des hauts-fonds rendaient l'ouvrage plus facile. Mais l'esprit et le cœur de la cité n'ont, dans les temps historiques, que rarement franchi le fleuve. Malgré le caractère vénérable du très ancien temple de Saint-Gervais, la rive droite du Rhône est longtemps demeurée un secteur urbain tout d'abord quelque peu campagnard – l'évêque de Genève y possédait des vignes – puis artisanal et enfin ouvrier avec tout ce que cela implique de la part de ses habitants, de travail opiniâtre, de susceptibilité et de propension aux revendications sociales.

Il faudra attendre longtemps pour que les Genevois découvrent les attraits de leur lac et de leur fleuve. Ce n'est en effet qu'au XIX^e siècle, ayant enfin pu reléguer arquebuses, coulevrines et autres bouches à feu dans les caves de leurs casernes, qu'ils commenceront à les mettre en valeur... et ceci surtout pour le plaisir des nobles étrangers de passage en leur ville.

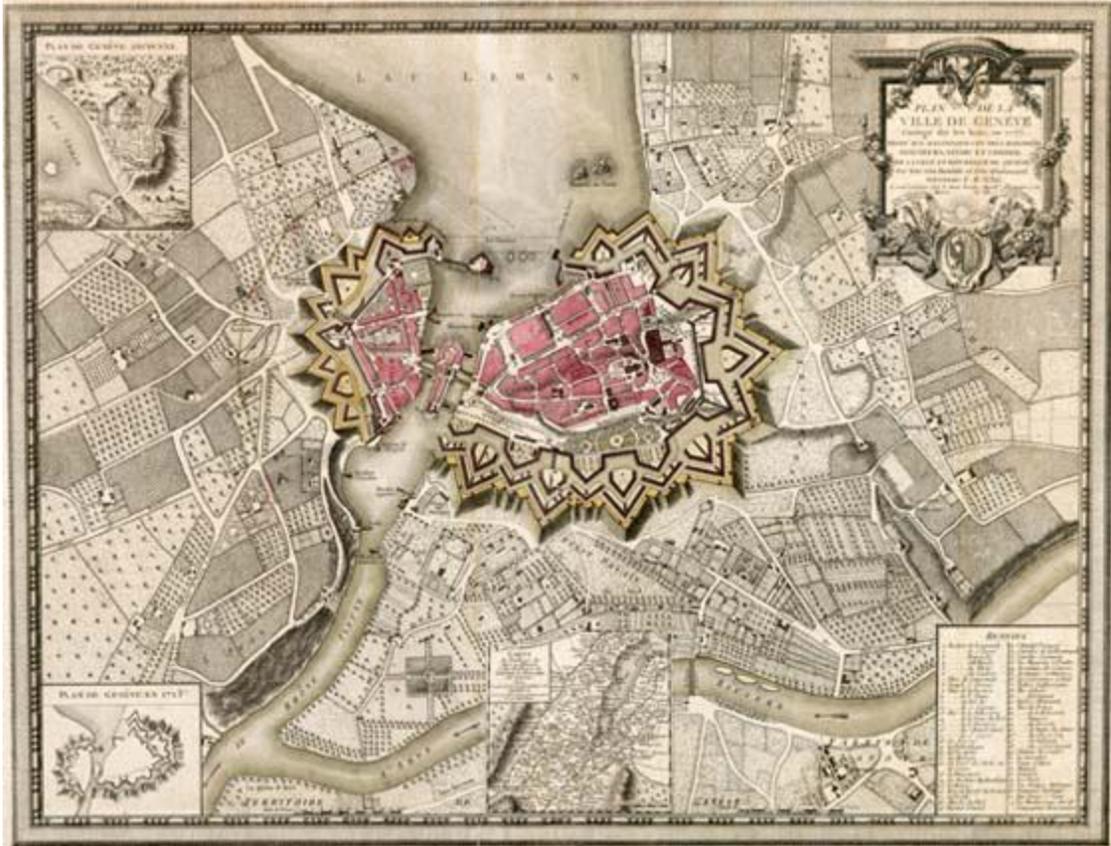
Au Moyen Âge, alors que sur les rives du Rhône s'élevaient de nombreux moulins, la rive droite était occupée par des jardins et des entrepôts. Un chemin parallèle à la rive fut peu à peu bordé de maison et devint la rue de Villeneuve, qui est aujourd'hui la rue du Cendrier. Les berges du Rhône éveillèrent, au XVI^e siècle l'intérêt de citoyens aisés qui y firent édifier quelques constructions. Besançon Hugues, à qui l'on doit en majeure partie la réussite des négociations en vue de l'établissement d'une combourgeoisie entre

Genève, Berne et Fribourg, y avait des moulins. C'est dans ce quartier que s'élevait aussi la demeure de Jean Philippe, le chef des adversaires de Farel et de Calvin.



C'est le cas aussi de Hans Kleberger (ou Cléberger), commerçant, financier et philanthrope né à Wertheim, dans le Bade-Wurtemberg en 1486, dont on prit l'habitude d'appeler la propriété sur la rive droite du Rhône, très proche de l'emplacement actuel de l'Hôtel des Bergues, « en Clébergue ». le souvenir est le plus attaché à cet endroit puisque c'est son nom quelque peu modifié qui est resté pour le désigner.

Le XVI^e siècle apporta d'importants changements à l'aspect des lieux car les circonstances politiques exigeaient en effet que la ville s'entourât d'un ensemble défensif beaucoup plus efficace que celui qui existait alors et l'on s'y employa sans retard à le réaliser. Tout le quartier de St-Gervais fut considéré comme une tête de pont et entouré de murailles et de fossés. Un seul mur, flanqué de tours allait de l'emplacement des Bergues à la porte de Cornavin, occupant ainsi la partie basse de la rue du Mont-Blanc actuelle, qui s'appellera jusqu'au siècle dernier la rue du Rempart, et la rue de Chantepoulet. Si la principale artère du faubourg, la rue de Coutance, était bien le centre du commerce de Saint-Gervais, les bains chauds, qui donnèrent leur nom à la rue des Etuves, attiraient, au Moyen Âge et même après, une nombreuse clientèle en offrant des avantages où la vertu ne trouvait pas toujours son compte.



Plan de la Ville datant de 1777 de C.G. Clot – Source : Archives d'Etat de Genève

Si l'horlogerie déployait son essor vers la rue de Coutance, c'est à l'industrie des « indiennes » que l'emplacement des Bergues dut, au XVIII^e siècle, sa notoriété. Cette activité prit son essor, à Genève, dans les dernières années du siècle précédent sous l'impulsion d'un réfugié français, Daniel Vasserot.



Les indiennes Fazy aux Bergues au milieu du XVIIIe - Robert Gardelle (1682 - 1766), graveur

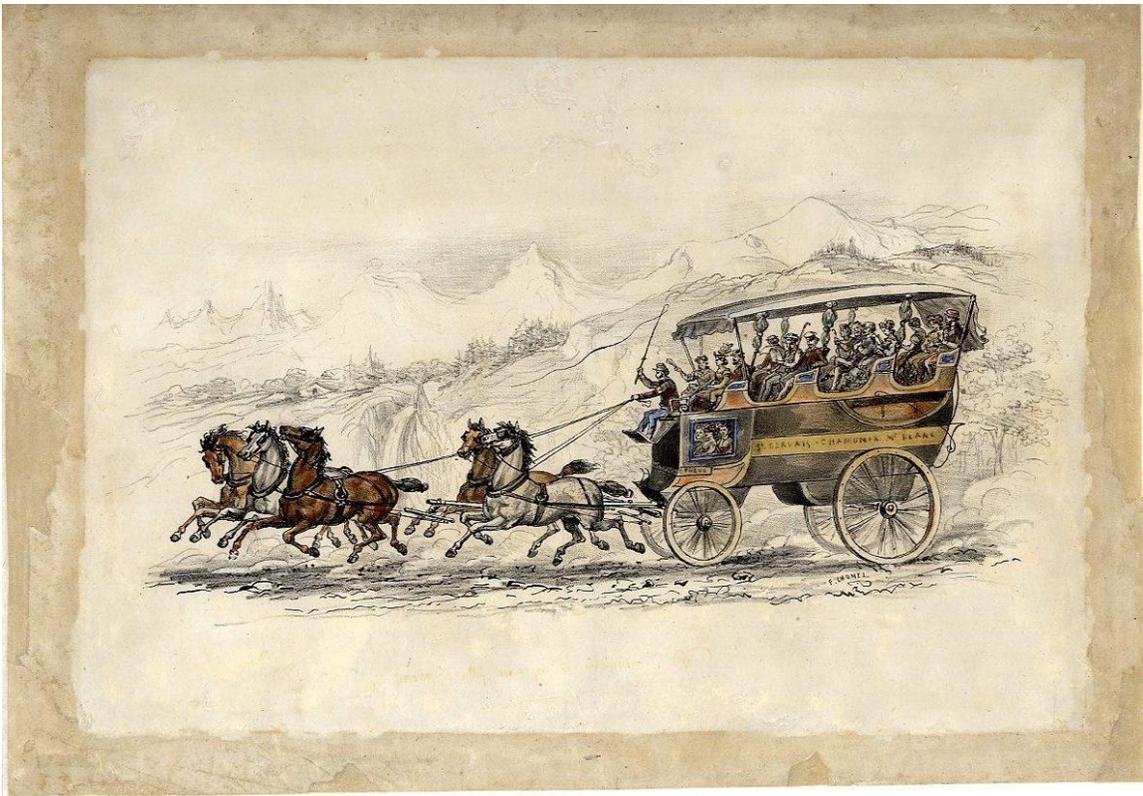
Au temps des équipages

Guillaume Fatio nous raconte cette page hôtelière : « De tout temps, Genève a été une étape pour les voyageurs qui suivaient l'ancienne route reliant le Rhône au Rhin. C'était le seul endroit sur ce parcours où il fût possible de traverser le Rhône. Les voyageurs, arrivant à pied, à cheval ou en voiture, descendaient dans les vieilles hostelleries, dans les couvents ou même chez les particuliers.

Au XIV^e et au XV^e siècle, de modestes auberges se trouvaient au sommet de la colline, au Bourg-de-Four et dans la Grand-Rue ou dans les petites ruelles descendant au bord du lac dans le quartier de la Madeleine. Lorsque le commerce et l'industrie se déplacèrent vers les Rues-Basses, les hostelleries s'établirent dans cette région et tout spécialement dans la rue « Derrière le Rhône », la Rue du Rhône actuelle, où se trouvaient les messageries et où s'abritaient de préférence les rouliers (voituriers) venant de tous les pays dans leur pesants véhicules.

Aux personnes voyageant par nécessité, se joignirent peu à peu les touristes qui venaient admirer les beautés du pays. A partir de la fin du XVIII^e siècle, il était considéré de bon ton de se rendre en Suisse pur y faire une cure de bains ou des excursions dans les montagnes. Genève était comprise dans le programme et représentait en outre une étape obligatoire pour les familles se rendant dans le Midi de la France ou en revenant.

Au début du XIX^e siècle, le service des diligences est grandement perfectionné. C'est comme le chant du cygne de ce moyen de locomotion avant la création des chemins de fer. Plusieurs entreprises transportent de Genève les voyageurs dans toutes les directions, tandis que chaque soir on voit arriver des voitures chargées de touristes étrangers.



Diligences du PLM Genève - Chamonix

- Le « Service général des messageries et roulages » avait des diligences et des courriers avec départs journaliers, à six heures du matin, pour Besançon, Strasbourg, Dijon, Paris, Le Havre, Calais, Douvres et Londres. Le trajet de Genève à Paris se faisait en soixante douze heures.

- La même société avait chaque matin un départ pour Lyon, Bordeaux, Avignon et Marseille. Il fallait vingt-quatre heures pour aller de Genève à Lyon.

- Trois fois par semaine, les « Malles-poste royales » partaient pour Chambéry, Grenoble, Turin, Nice, Gênes, Florence, Livourne et Rome.

- Tous les jours à midi, on pouvait prendre la diligence pour se rendre dans toutes les villes de Suisse, d'Allemagne et d'Italie par le Simplon.

Chaque jour, les lourdes berlines de voyage et les grands landaus jaunes franchissaient les ponts-levis de la porte de Cornavin après avoir été longtemps retenus à la barrière par des formalités minutieuses de passeports. Puis ces voitures poudreuses descendaient au grand trot la rue de Coutance, dont les anciens dômes, les petites échoppes et les auvents offraient un aspect original pour des visiteurs étrangers, et traversaient les ponts de l'île.

A l'entrée de la rue du Rhône, près de la place Bel-Air, étaient concentrées les entreprises de messagerie et de roulage. A droite, en face de la place de la Petite-Fusterie, se trouvait, jusque vers 1842, l'unique bureau de poste. Tout naturellement, les hôteliers s'étaient groupés aux environs de ce centre des bureaux de voyage.



La diligence pour Genève part à 2h00 du matin. «Place Saint-François» (1856), une diligence tirée par cinq chevaux s'apprête à quitter la place en direction du Grand-Chêne. À droite, on voit l'angle du bâtiment de la Régie vaudoise des Postes et Messageries, premier Hôtel des Postes, construit de 1806 à 1808 devant l'entrée de l'église.

L'hôtellerie

Sur la place Bel-Air, il y avait l'Hôtel des Trois-Rois et celui des Balances ;



Hôtel des Trois-Rois, Place Bel-Air



Hôtel des Balances, Place Bel-Air (source : BGE)
(l'imeuble à droite est le même que celui de gauche sur la photo précédente)

Puis, dans la rue du Rhône, on n'avait que l'embarras du choix. Les plus connus étaient l'Ecu de France, qui devint l'Ecu de Genève, la Couronne, le Grand-Aigle, le Lion d'Or puis enfin le Léman



Hôtel L'Ecu de France qui devint L'Ecu de Genève avec, au fond, le Temple de la Fusterie – Source : CIG



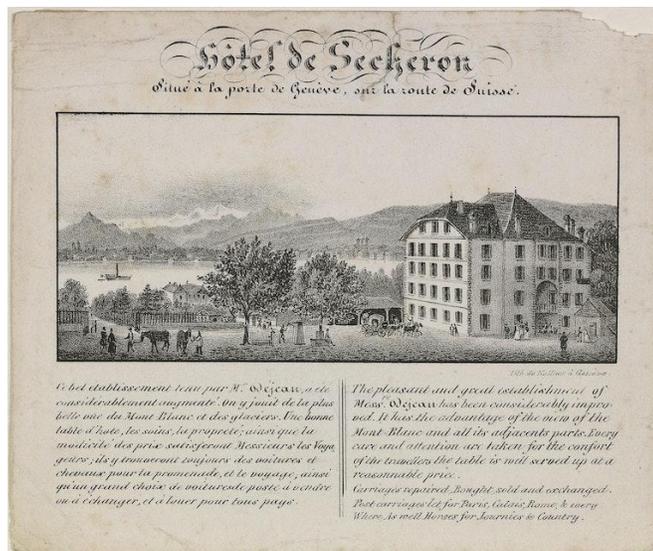
Hôtel de la Couronne

Pour les voyageurs qui préféraient demeurer hors de la ville et jouir de la belle nature et de la tranquillité, il y avait l'Hôtel des Etrangers aux Pâquis et l'Hôtel d'Angleterre à Sècheron, tous deux bien connus.



Cet hôtel situé dans une charmante position aux portes de la ville, se recommande toujours à la juste préférence des MM. les voyageurs par le confortable des appartements et de la table et par des prix très modérés.

Il jouit de la plus belle vue des sites et montagnes environnantes, notamment du Mont-Blanc, offre aux voyageurs tous les agréments désirables sous tous les rapports. On trouve constamment dans cet hôtel des appartements proprement meublés, une table d'hôte bien servie, des chambres à bains, des équipages de chevaux de selle, des bateaux, et enfin toutes commodités. (Fusion de 2 publicités avec la même vue, lithographie de Kocher et Decor et de Ch. Gruaz à Genève).



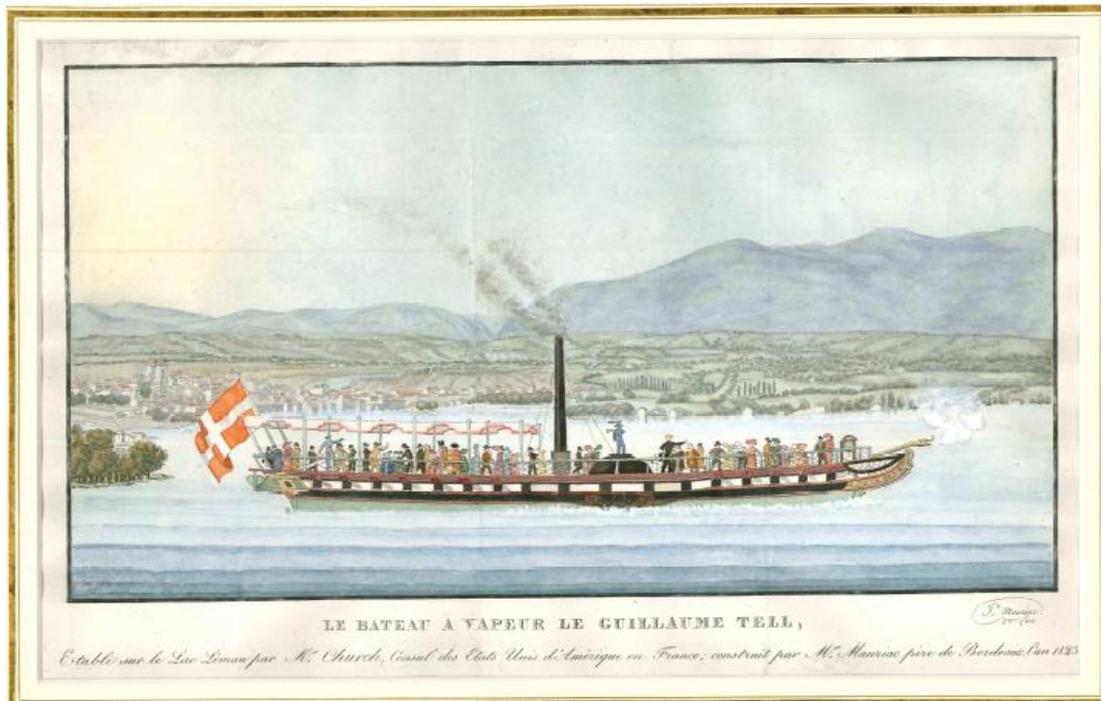
Genève, rue de Lausanne : hôtel de Sécheron (ou hôtel d'Angleterre) entre 1823 et 1844
 Joseph Kellner (vers 1799 - 1842), lithographe – source : BGE

« Ce bel établissement tenu par Mr. Dejean, a été considérablement augmenté. On y jouit de la plus belle vue du Mont-Blanc et des glaciers. Une bonne table d'hôte, les soins, la propreté, ainsi que la modicité des prix satisferont Messieurs les Voyageurs ; ils y trouveront toujours des voitures et chevaux pour la promenade, et le voyage, ainsi qu'un grand choix de voitures de poste à vendre ou à échanger, et à louer pour tous pays. »

Acheté, en 1765 par Antoine-Jérémie Dejean qui l'appela Hôtel d'Angleterre, il était plus connu comme Hôtel Dejean ou Auberge (ou Hôtel) de Sècheron. Sa position au bord du lac, hors des tracasseries perpétuelles causées par l'habitude de lever les ponts et de fermer les portes de la ville à toute heure et à tout propos, en fit un lieu calme et reposant qui eut grand succès. »

Au moment où s'édifie l'Hôtel des Bergues, l'Auberge de Sècheron vit ses dernières belles années. Après avoir abrité tant d'altesses en fuite et de célébrités mondaines, notamment l'empereur Joseph II, Goethe, Chateaubriand ou encore lord Byron elle fera faillite en 1842 et toute cette brillante société va prendre le chemin des Bergues.

L'arrivée du bateau à vapeur à Genève



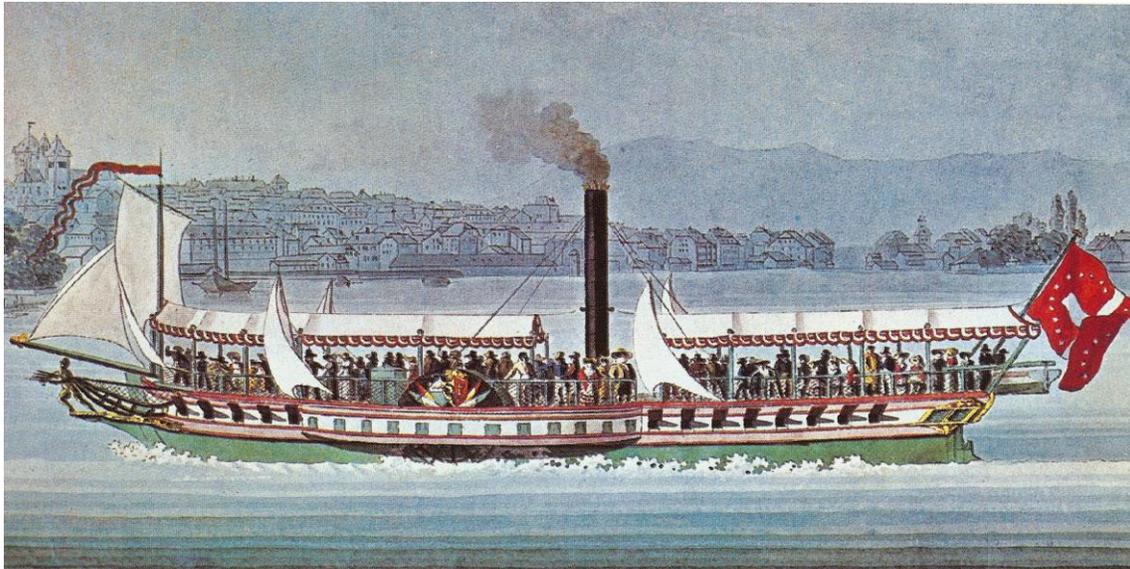
Ci-dessus *Le Guillaume Tell*, lancé en 1823 (merci à Patrick Flury pour cette copie de litho)

Si on voulait mettre symboliquement une date à la naissance d'un tourisme régulier à Genève, on pourrait fort bien choisir cette glorieuse journée du 28 mai 1823 où, aux applaudissements de toute une partie de la population genevoise accourue sur les bords de la rade, le premier bateau à vapeur s'aventura prudemment sur les flots du Léman.

Le Guillaume Tell, construit à Bordeaux sur l'ordre d'un citoyen américain, M. E. Church, consul des Etats-Unis en France, mesurait vingt-cinq mètres et pouvait transporter quelques deux cent voyageurs au rythme paisible de ses douze chevaux.

« Le peuple de notre ville – écrit un témoin oculaire – s’y est transporté par mer et par terre, les patriciens dans leurs équipages, les plébéiens à pied. Chacun, selon ses moyens, s’est placé sur des amphithéâtres de différents prix. Les rives du lac du côté des Eaux-Vives, étaient peuplées comme Olympie dans les temps des jeux célèbres de la Grèce et le lac lui-même disparaissait sous la nuée de bateaux grands et petits qui le couvraient. Une artillerie ronflante sur le paquebot remplissait l’espace de ses détonations multipliées. La musique adoucissait par intervalles son impression irritante. »

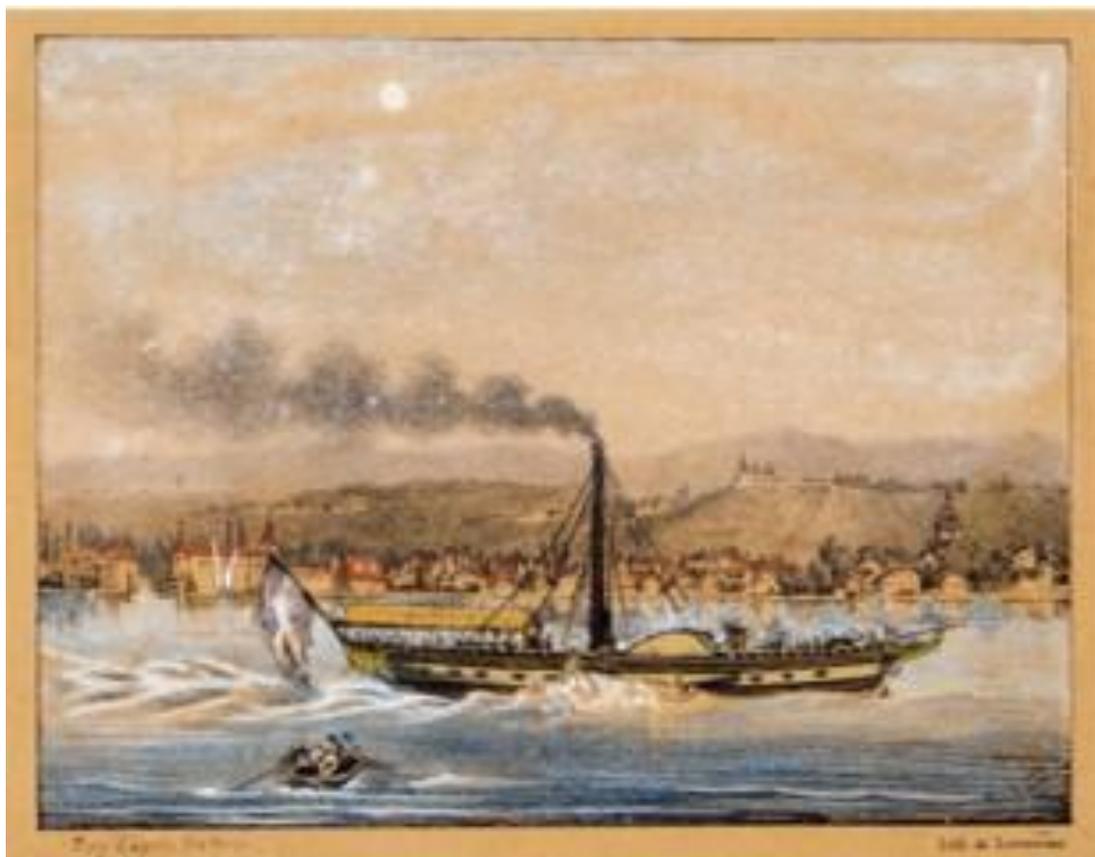
Ce début de la navigation à vapeur, qui fut immédiatement suivi par l’instauration d’un service régulier sur le lac, et ceci plus de trente ans avant que Genève ne fût reliée au réseau ferroviaire suisse, est en relation bien plus directe qu’on pourrait le supposer avec la création de l’Hôtel des Bergues. C’est qu’en effet l’habitude fut bientôt prise d’arriver à Genève par le lac, non seulement à bord du *Guillaume Tell*, mais grâce aussi, dès 1824, au *Winkleried* et dès 1826 au *Léman*. Et le nombre de voyageurs devint vite important.



Ci-dessus *Le Winkelried*, lancé en 1824

En 1824, c’est l’ingénieur genevois Guillaume Henri Dufour qui supervise le chantier de construction du *Winkelried*. Ses dessins servent à l’artisan genevois Jean-François Jovet à fabriquer en 1825 une réplique miniature de sa machine à vapeur, conservée dans les collections du Musée d’Histoire des Sciences de Genève.

En 1826, suivra Le Léman (vaudois), modifié en 1838 et renommé Léman II.



Ci-dessus *Le Léman*, lancé en 1826 – Source : Musée du Léman

Dernière mise à jour : 18.07.2023
Marc R. Studer